

Pierre Guyotat politique : mesurer la vie à l'aune de l'histoire
de Julien Lefort-Favreau

Simon Levesque

Numéro 268, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levesque, S. (2019). Compte rendu de [*Pierre Guyotat politique : mesurer la vie à l'aune de l'histoire* de Julien Lefort-Favreau]. *Spirale*, (268), 73–75.

VISER L'ENNEMI INTÉRIEUR

Depuis cinq décennies, Pierre Guyotat force la redéfinition perpétuelle du rapport que l'on entretient à la littérature. Si son œuvre est réputée illisible, encore faut-il se donner la peine de comprendre cette difficulté de la langue sur laquelle l'écrivain s'est beaucoup exprimé, et ce, bien lisiblement. On se souviendra qu'à la triple censure d'État imposée en 1970 pour *Éden, Éden, Éden* (interdiction de vente aux moins de dix-huit ans, de publicité et de promotion sur tout le territoire français), Guyotat avait répliqué, dès 1972, avec *Littérature interdite*, qui fut l'occasion d'une première mise au point. Depuis, un double mouvement traverse et meut la production guyotienne: l'écriture poétique est complétée de nombreuses interventions à valeur explicative qui permettent à l'écrivain de consolider une défense de sa position et une illustration de la valeur de ses textes. Cette pratique a eu pour conséquence, à travers les décennies, de nourrir et, dans une certaine mesure, de corriger la réception de l'œuvre. C'est dans cette double avancée – poétique et documentaire, littéraire et historique – que se comprend sans doute le mieux, aujourd'hui, cette œuvre puissante et dérangeante de complexité, dont les ambitions déçues répondent du sens de l'histoire. C'est en tout cas la lecture que propose Julien Lefort-Favreau dans son essai *Pierre Guyotat politique*. Rare publication crochetée au domaine des études littéraires à paraître chez l'éditeur montréalais Lux, on ne s'étonnera pas du regard qu'y déploie son auteur, largement nourri par les sciences humaines et sociales, l'histoire et la sociologie au premier chef. Mais ce regard est idoine, car l'œuvre à l'étude le prescrit. En effet, en exceptant la psychanalyse, la grille de lecture qui s'impose pour aborder la production guyotienne est résolument politique.

POLITIQUE DE L'AUTOBIOGRAPHIE

Lors d'un entretien réalisé avec Philippe du Vignal en 1973, Guyotat expliquait: «*Ce qui est politique, c'est d'avoir refusé une bonne fois pour toutes, du moins dans cette phase politique actuelle, le "nous" du militantisme et d'avoir adopté le "je" (et le "je" que j'utilise indique non seulement le spasme mais le fantasme de l'auto-enculage).*» Au désarroi interprétatif que pourrait causer ce commentaire à la fois historiquement situé et très subjectivement teinté – sélectionné ici au titre de représentant de l'auto-explication caractéristique de la posture guyotienne – Lefort-Favreau oppose une lecture habile qui, sans mettre de côté la dimension personnelle (et obsessionnelle) du rapport de l'écrivain à sa pratique d'écriture, tâche de concilier la posture revendiquée et la productivité du texte en les remplaçant toutes

PIERRE GUYOTAT
POLITIQUE :
MESURER LA
VIE À L'AUNE
DE L'HISTOIRE

JULIEN LEFORT-FAVREAU
Lux, coll. « Humanités », 2018
296 p.



deux dans leur contexte historique et politique. Ayant choisi pour point d'entrée dans l'œuvre la trilogie autobiographique récente formée de *Coma* (2006), *Formation* (2007) et *Arrière-fond* (2010)¹, l'analyse ne s'y limite cependant pas. À l'instar de la trilogie à l'étude, qui entend restituer, au prisme d'une mémoire transpersonnelle traumatique, une part de la grande histoire du xx^e siècle, et avec elle celle de l'écrivain lui-même, Lefort-Favreau convoque l'œuvre dans sa totalité (y compris nombre de documents le plus souvent considérés comme « périphériques » : carnets, entretiens, préfaces, etc.) pour en tirer une meilleure compréhension de la posture de l'auteur et du projet scriptural afférent. Ce faisant, c'est à la définition d'une politique guyotienne de la littérature qu'il tâche de parvenir, travail d'interprétation dont l'exigence fait écho à la « *difficulté à rendre compte d'un sujet impur* » caractéristique de l'entreprise autobiographique.

Dans sa lecture longitudinale initiée depuis le foyer autobiographique, Lefort-Favreau aborde les principaux aspects de cette œuvre obscure et souvent obscène, dont le scandale n'a d'égal que la persévérance de son auteur à défendre ses choix vis-à-vis de son époque, en renouvelant toujours au présent la fronde qu'il entend mener dans une démarche d'avant-garde assumée. Ce faisant, l'auteur montre bien le rôle critique qu'assigne Guyotat à la littérature, qui la justifie socialement. On voit aussi comment la volonté de traduire formellement les rapports conflictuels qu'entretiennent l'idéologie et l'histoire amène Guyotat à préconiser une instabilité énonciative par laquelle « *les identifications et les temps mêlés de la trilogie actualisent la portée politique de la littérature : ce n'est pas strictement sur un plan représentatif que celle-ci se mêle au social, mais aussi dans sa manière de construire le réel* ». Scènes originelles de subjectivation (trauma), enchevêtrement des temps et événements historiques (mémoire), représentation de la masse des corps exploités (histoire) et sexualisation généralisée (désir) figurent au nombre des dispositifs qui permettent à Guyotat de réaliser, au moyen du genre autobiographique, son ambition performative totalisante. Car l'écriture guyotienne, subsumée sous le régime performatif du Verbe, revendique sa force agissante sur le monde, aspire à une transformation du social.

L'HISTOIRE PAR LE CORPS

Guyotat, qui n'a jamais pris parti que pour les dominés, les laissés-pour-compte et les oubliés de l'histoire, n'est pas dupe du pouvoir ni de la perversion des manœuvres qui assurent sa domination. À la reconnaissance des logiques d'assujettissement inhérentes aux appareils idéologiques d'État dont fait montre l'écrivain répond sa méfiance de toute forme de participation à celles-ci (y compris par la littérature), ce qui explique pour beaucoup sa volonté de fouiller son passé. Il s'impose ainsi la tâche d'identifier les déterminations qui l'ont formé et, en

même temps, de défaire ce sujet en formation avec un usage du présent de l'indicatif qui actualise et restitue la puissance de l'expérience passée, lui octroie sa pertinence et sa valeur politiques à l'égard du contemporain. Ainsi, remarque Lefort-Favreau, chez Guyotat, le « *désir de "refaire l'histoire" dénote une forme de messianisme qui investit le présent comme seul temps capable de conjurer les défaites* ». Mais ce messianisme ne relève pas du délire religieux (ou pas seulement) ; par lui se mesure toute la prescience de l'écrivain et l'exigence qu'impose la posture revendiquée. Car « *[é]crire, ce n'est pas être dans le "régime commun"* ». L'incandescence du Verbe, exprimée par les corps où celui-ci s'inscrit, fonde l'éthique guyotienne de la littérature comme puissance d'intervention dans le réel : « *le Verbe incarné, dont l'existence est sensible (on l'entend, on le prononce), a une portée performative* ». L'usage du présent dans le cycle autobiographique serait une manière pour l'écrivain de faire resurgir aujourd'hui les fautes passées de l'exploitation, « *une façon de rejeter à la face de ce qui est actuel tout ce qui dans la phraséologie politique contemporaine est oublié : l'énorme masse historique des corps exploités, la cicatrice que l'économie, le désir, ont tracée sur le corps de l'homme tout entier* ».

Lefort-Favreau montre bien cependant comment la figure de la défaite traverse l'œuvre dans sa totalité, et combien celle-ci pèse dans la conception de l'histoire que défend son auteur. La transformation du Verbe, les expérimentations grammaticales, les déplacements linguistiques ne font jamais qu'inverser ou déplacer les servitudes : l'émancipation est ailleurs, elle découle de la liberté que l'auteur s'accorde dans la réalisation de son projet d'écriture d'une histoire contre-idéologique. Bien que libre, celle-ci n'est pas exempte de motivation. Ainsi que l'écrit Lefort-Favreau, Guyotat « *suggère qu'il est nécessaire – du moins, qu'il a été nécessaire pour lui – de connaître intimement l'histoire, de la connaître par le corps* » et, plus exactement, par le corps exploité, celui-là même par lequel la défaite, individuelle et collective, se fait sentir et par lequel elle perdure dans le temps. Cette réalité de la défaite, condition de l'engagement et raison même de la résistance, rappelle combien *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (Gallimard, 1967) préfigurait déjà cette logique sous le signe de laquelle s'écrit aujourd'hui le cycle autobiographique : « *Ce combat mené contre un ennemi capable d'asservir vos maîtres, gagnez-le avec moi. Ainsi vous délivrerez vos enfants d'une plus profonde servitude, et vos maîtres libérés par vous, je les forcerai à vous affranchir tous* ». Ainsi, plutôt que de faire de la défaite une explication de la coupure qui se remarque nettement dans la production guyotienne (les œuvres « textualistes » des années 1970 diffèrent évidemment des récits autobiographiques récents), Lefort-Favreau conçoit une continuité à travers les écrits. Si l'abandon de l'écriture « en langue », caractéristique des textes réputés « illisibles » de la « première période », constitue bien une sorte de rupture et l'aveu implicite d'une défaite (la révolution grammaticale n'aura pas eu lieu), l'ambition révolutionnaire de Guyotat n'en demeure pas moins évidente. Simplement, celle-ci se serait ajustée à un partage du sensible dont les frontières ont bougé à travers les décennies.

¹ *Idiotie* (Grasset, 2018), récemment paru, la prolonge.

GUYOTAT, QUI N'A JAMAIS PRIS PARTI QUE POUR LES DOMINÉS, LES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ ET LES OUBLIÉS DE L'HISTOIRE, N'EST PAS DUPE DU POUVOIR NI DE LA PERVERSION DES MANŒUVRES QUI ASSURENT SA DOMINATION.

POÉTIQUE DE L'EXPIATION

Dans une note d'une simplicité désarmante et qui pourrait passer inaperçue, l'auteur identifie un renversement pourtant capital dans l'histoire politique française du siècle passé, sur lequel paraît calqué le retour sur soi et le doute auxquels s'oblige Guyotat dans sa pratique littéraire. Lefort-Favreau nous rappelle que Guyotat est né en 1940. Pour cette génération, «*[l]a guerre d'Algérie constitue le point d'entrée dans l'activité politique. Le héros de l'enfance, Charles de Gaulle, devient l'ennemi. En une génération, le champ politique s'inverse. Quelque part entre la fin de la Seconde Guerre et Mai 68 se jouent des événements qui bouleversent profondément la relation au politique : l'ennemi devient intérieur*». La guerre faite à l'ennemi extérieur, qui en temps normal unit le corps social, se déplace ; le rapport oppositionnel du politique est rapatrié, incorporé. Désormais, le corps du sujet peut être identifié à cet «*espace politique soumis aux tensions d'intérêts et d'identités diverses qui serait le lieu de l'exercice de la liberté, mais aussi du conflit et de l'antagonisme*». Le corps devient le lieu d'un «*pluralisme agonistique*» par rapport auquel la méfiance est de mise. Si nous cherchons les moments constitutifs de ce renversement historique, la publication, le 6 septembre 1960, du *Manifeste des 121*, aussi appelé «*Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie*», nous semble incontournable. Avec lui, l'extrême gauche française fait bouger les lignes du jeu politique : réclamer le droit à l'insoumission (refuser de combattre l'ennemi extérieur désigné par l'État) a pour effet de briser l'unité républicaine depuis l'intérieur. Le corps politique se fragmente, se retourne sur lui-même et se découvre des ennemis en son sein. Guyotat, plus qu'un autre, aura été sensible à cette transformation historique.

La valeur de la lecture proposée par Lefort-Favreau tient pour beaucoup à l'identification de ce renversement, qui implique d'observer un parallélisme entre le déplacement du lieu de la

polémique et le déplacement de l'inscription du politique. Un même mouvement, de l'extérieur vers l'intérieur, redessine les lignes de partage et de division au moment même où se profile la défaite algérienne. L'ennemi devient intérieur : l'autobiographie est donc aussi une guerre. Le sujet étant le produit de son époque, et l'autobiographie devant examiner les raisons de la défaite, l'écriture devient une manière de viser cet ennemi intérieur : l'expiation de la faute imputée au corps, du péché inscrit dans la chair, est une démarche de salvation collective. Le christianisme enfiévré qui sous-tend cette logique n'empêche pas de comprendre toute l'entreprise guyotienne comme une tentative de révélation de l'inscription historique des rapports de domination politique dans les corps. D'où l'intérêt marqué de l'écrivain pour les corps concentrationnaires, prostitués ou violés, auxquels celui-ci s'identifie, qui sont les foyers de la violence la plus forte. Lefort-Favreau ne manque pas non plus de voir que «*l'instabilité énonciative et générique de la trilogie, sensible à la fois dans le rapport au langage, au corps et à l'écriture de l'histoire, constitue une mise en soupçon des discours autoritaires [...] qui marque l'histoire des rapports entre politique et littérature depuis la fin du XIX^e siècle*». Vu sous cet angle, le sous-titre du livre prend tout son sens : *Mesurer la vie à l'aune de l'histoire*. Celle de Guyotat résume aussi, en un sens, une histoire possible du champ littéraire français de la deuxième moitié du XX^e siècle.

L'entrelacement des temporalités, des identités et des événements, caractéristique du cycle autobiographique guyotien, de même que le regard subjectif sur l'histoire et la puissance d'intervention de la littérature revendiqués par l'écrivain font de cette œuvre un lieu tout indiqué pour l'étude des rapports entre politique et littérature. On mesure dès lors toute la pertinence du regard que développe Julien Lefort-Favreau sur l'œuvre de Pierre Guyotat. Et bien que son étude porte spécialement sur le cycle autobiographique récent de ce dernier, elle se distingue de l'approche biographique préconisée par Catherine Brun, par exemple (*Pierre Guyotat : essai biographique*, 2005) ; le travail d'analyse conceptuelle minutieux dont l'auteur fait preuve constitue une véritable plongée dans la poétique de l'écrivain, avec tout ce qu'elle comporte de scabreux et de vertigineux, d'impénétrable et d'essentiel.